

RÉFLEXIONS SUR LES SIECLES HÉROÏQUES.

On ne voyoit anciennement que des monarchies dans la Grèce ¹; on n'y voit presque par-tout aujourd'hui que des républiques. Les premiers rois ne possédoient qu'une ville, ou qu'un canton ²; quelques-uns étendirent leur puissance, aux dépens de leurs voisins, et se formèrent de grands états; leurs successeurs voulurent augmenter leur autorité, au préjudice de leurs sujets, et la perdirent.

S'il n'étoit pas venu dans la Grèce d'autres colonies que celle de Cécrops, les Athéniens plus éclairés, et par conséquent plus puissans que les autres sauvages, les auroient assujétis par degrés; et la Grèce n'eût formé qu'un grand royaume, qui subsisteroit aujourd'hui comme ceux d'Egypte et de Perse. Mais les diverses peuplades venues de l'Orient, la divisèrent en plusieurs états; et les Grecs adoptèrent par-tout le gouvernement monarchique, parce que ceux qui les policèrent, n'en connoissoient pas d'autres; parce qu'il est plus aisé de suivre les volontés d'un seul homme, que celle de plusieurs chefs; et que l'idée d'obéir et de commander tout à-la-fois, d'être en même-temps sujet et souverain, suppose trop de lumières et de combinaisons, pour être ap-

¹ Plat. de leg. lib. 3. p. 161.

t. 2. p. 680. Arist. de rep. ² Thucyd. lib. 1. c. 13.

lib. 1. cap. 2. t. 2. p. 297. Hom. iliad. lib. 2. v. 495.

Cicer. de leg. lib. 3. t. 3. etc.

perçue dans l'enfance des peuples.

Les rois exerçoient les fonctions de pontife, de général et de juge ¹; leur puissance qu'ils transmettoient à leurs descendans ², étoit très-étendue, et néanmoins tempérée par un conseil dont ils prenoient les avis, et dont ils communiquoient les décisions à l'assemblée générale de la nation ³.

Quelquefois, après une longue guerre, les deux prétendans au trône, ou les deux guerriers qu'ils avoient choisis, se présentoient les armes à la main; et le droit de gouverner les hommes, dépendoit de la force ou de l'adresse du vainqueur.

Pour soutenir l'éclat du rang, le souverain, outre les tributs imposés sur le peuple ⁴, possédoit un domaine qu'il avoit reçu de ses ancêtres, qu'il augmentoit par ses conquêtes, et quelquefois par la générosité de ses amis. Thésée, banni d'Athènes, eut pour unique ressource, les biens que son père lui avoit laissés dans l'île de Scyros ⁵. Les Étoliens, pressés par un ennemi puissant, promirent à Méléagre fils d'Œnée leur roi, un terrain considérable, s'il vouloit combattre à leur tête ⁶. La multiplicité des exemples ne permet pas

¹ Arist. de rep. lib. 3. c. 14. t. 2. p. 357.

² Thucyd. lib. 1. c. 13.

³ Arist. de mor. lib. 3.

cap. 5. t. 2. p. 32. Dionys.

Halic. antiq. Rom. lib. 2.

t. 1. p. 261.

⁴ Homer. Iliad. lib. 9.

v. 156. Schol. ibid. odys.

lib. 13. v. 15.

⁵ Plut. in Thes. t. 1.

p. 16.

⁶ Homer. Iliad. lib. 9.

v. 573.

de citer les princes qui durent une partie de leurs trésors à la victoire, ou à la reconnaissance : mais ce qu'on doit remarquer, c'est qu'ils se glorifioient des présens qu'ils avoient obtenus, parce que les présens étant regardés comme le prix d'un bienfait, ou le symbole de l'amitié, il étoit honorable de les recevoir, et honteux de ne pas les mériter.

Rien ne donnoit plus d'éclat au rang suprême, et d'essor au courage, que l'esprit d'héroïsme ; rien ne s'assortissoit plus aux mœurs de la nation, qui étoient presque par-tout les mêmes : le caractère des hommes étoit alors composé d'un petit nombre de traits simples, mais expressifs et fortement prononcés : l'art n'avoit point encore ajouté ses couleurs à l'ouvrage de la nature. Ainsi les particuliers devoient différer entre eux, et les peuples se ressembler.

Les corps naturellement robustes le devenoient encore plus par l'éducation ; les ames sans souplesse et sans apprêt, étoient actives, entreprenantes, aimant ou haïssant à l'excès, toujours entraînées par les sens, toujours prêtes à s'échapper ; la nature, moins contrainte dans ceux qui étoient revêtus du pouvoir, se développoit chez eux avec plus d'énergie, que chez le peuple ; ils repousoient une offense par l'outrage ou par la force ; et plus foibles dans la douleur que dans les revers, si c'est pourtant une foiblesse de paroître sensible, ils pleuroient sur un affront dont ils ne pouvoient se venger : doux et faciles, dès qu'on les pré-

venoit par des égards ; impétueux et terribles quand on y manquoit, ils passaient de la plus grande violence, aux plus grands remords ; et réparoient leur faute, avec la même simplicité qu'ils en faisoient l'aveu[†]. Enfin, comme les vices et les vertus étoient sans voile et sans détour, les princes et les héros étoient ouvertement avides de gain, de gloire, de préférences et de plaisirs.

Ces cœurs, mâles et altiers, ne pouvoient éprouver des émotions languissantes. Deux grands sentimens les agitoient à-la-fois, l'amour et l'amitié ; avec cette différence, que l'amour étoit pour eux une flamme dévorante et passagère ; l'amitié, une chaleur vive et continue. L'amitié produisoit des actions regardées aujourd'hui comme des prodiges, autrefois comme des devoirs. Oreste et Pylade, voulant mourir l'un pour l'autre, ne faisoient que ce qu'avoient fait avant eux d'autres héros. L'amour, violent dans ses transports, cruel dans sa jalousie, avoit souvent des suites funestes : sur des cœurs plus sensibles que tendres, la beauté avoit plus d'empire que les qualités qui embellissent ; elle faisoit l'ornement de ces fêtes superbes que donnoient les princes lorsqu'ils contractoient une alliance. Là, se rassembloient avec les rois et les guerriers, des princesses dont la présence et la jalousie étoient une sour-

[†] Homér. *Iliad.* lib. 4. Id. *Odys.* lib. 8. v. 402.
y. 360. id. lib. 23. *passim.*

ce de divisions et de malheurs.

Aux noces d'un roi de Larisse, de jeunes Thessaliens, connus sous le nom de Centaures, insultèrent les compagnes de la jeune reine, et périrent sous les coups de Thésée, et de plusieurs héros qui, dans cette occasion, prirent la défense d'un sexe qu'ils avoient outragé plus d'une fois ¹.

Les noces de Thétis et de Pélée furent troublées par les prétentions de quelques princesses qui, déguisées, suivant l'usage, sous les noms de Junon, de Minerve, et des autres déesses, aspirèrent toutes au prix de la beauté ².

Un autre genre de spectacle réunissoit les princes et les héros : ils accouroient aux funérailles d'un souverain, et déployoient leur magnificence et leur adresse dans les jeux qu'on célébroit pour honorer sa mémoire. On donnoit des jeux sur un tombeau, parce que la douleur n'avoit pas besoin de bienséance. Cette délicatesse qui rejette toute consolation, est dans le sentiment un excès ou une perfection qu'on ne connoissoit pas encore ; mais ce qu'on savoit, c'étoit de verser des larmes sincères, de les suspendre, quand la nature l'ordonnoit ³, et d'en verser encore, quand le cœur se ressouvenoit de ses pertes. „ Je m'en-

¹ Diod. Sic. lib. 4. p. 722.
Ovid. metam. lib. 12. v.
210. Hom. odys. lib. 21.
v. 295.

² Mezir. comment. sur

les epît. d'Ovid. t. 1. p.
220. Ban. mythol. t. 3. p.
182.

³ Hom. illad. lib. 9. v.
229 : lib. 24. v. 48.

„ ferme quelquefois dans mon palais, dit Mé-
„ nélas dans Homère ¹, pour pleurer ceux
„ de mes amis qui ont péri sous les murs de
„ Troie. „ Dix ans s'étoient écoulés depuis leur
mort.

Les héros étoient injustes et religieux en même temps. Lorsque, par l'effet du hasard, d'une haine personnelle, ou d'une défense légitime, ils avoient donné la mort à quelqu'un, ils frémissaient du sang qu'ils venoient de faire couler ; et quittant leur trône ou leur patrie, ils alloient au loin mendier le secours de l'expiation. Après les sacrifices qu'elle exige, on répandoit sur la main coupable, l'eau destinée à la purifier ² ; et, dès ce moment, ils rentraient dans la société, et se préparoient à de nouveaux combats.

Le peuple, frappé de cette cérémonie, ne étoit pas moins de l'extérieur menaçant que ces héros ne quittoient jamais : les uns jetoient sur leurs épaules la dépouille des tigres et des lions dont ils avoient triomphé ³ ; les autres paroisoient avec de lourdes massues, ou des armes de différentes espèces, enlevées aux brigands dont ils avoient délivré la Grèce ⁴.

C'est dans cet appareil qu'ils se présentoient pour jouir des droits de l'hospitalité, droits circonscrits aujourd'hui entre certaines familles,

¹ Id. odys. lib. 1. v. 100.

² Ovid. fast. lib. 2. v.

37. Schol. Soph. in Ajac.
v. 664.

³ Plut. in Thes. p. 4.
Numism. veter.

⁴ Plut. ibid.

alors communs à toutes ¹. A la voix d'un étranger, toutes les portes s'ouvroient, tous les soins étoient prodigués; et pour rendre à l'humanité le plus beau des hommages, on ne s'infermoit de son état et de sa naissance, qu'après avoir prévenu ses besoins ². Ce n'étoit pas à leurs législateurs que les Grecs étoient redevables de cette institution sublime; ils la devoient à la nature, dont les lumières vives et profondes remplissoient le cœur de l'homme, et n'y sont pas encore éteintes, puisque notre premier mouvement est un mouvement d'estime et de confiance pour nos semblables; et que la défiance seroit regardée comme un vice énorme, si l'expérience de tant de perfidies, n'en avoit presque fait une vertu.

Toutefois, dans les siècles où brilloient de si beaux exemples d'humanité, on vit éclore des crimes atroces et inouis. Quelques-uns de ces forfaits on existé, sans doute; ils étoient les fruits de l'ambition et de la vengeance, passions effrénées, qui, suivant la différence des conditions et des temps, emploient, pour venir à leur fins, tantôt des manœuvres sourdes, et tantôt la force ouverte. Les autres ne dûrent leur origine qu'à la poésie, qui, dans ses tableaux, altère les faits de l'histoire, comme ceux de la nature. Les poètes, maîtres de nos

¹ Hom. *iliad.* lib. 6. v.

² Id. *odys.* lib. 3. v. 34.

lib. 5. v. 208; lib. 8. v.

544

¹ Hom. *iliad.* lib. 6. v.

² Id. *odys.* lib. 1. v.

124. lib. 3. v. 70.

cœurs, esclaves de leur imagination, remettent sur la scène les principaux personnages de l'antiquité; et sur quelques traits échappés aux outrages du temps, établissent des caractères qu'ils varient ou contrastent, suivant leurs besoins ¹; et les chargeant quelquefois de couleurs effrayantes, ils transforment les foiblesses en crimes, et les crimes en forfaits. Nous détectons cette Médée, que Jason emmena de Colchide, et dont la vie ne fut, dit-on, qu'un tissu d'horreurs. Peut-être n'eut-elle d'autre magie que ses charmes, et d'autre crime que son amour ²; et peut-être aussi la plupart de ces princes, dont la mémoire est aujourd'hui couverte d'opprobres, n'étoient pas plus coupables que Médée.

Ce n'étoit pas la barbarie qui régnoit le plus dans ces siècles reculés; c'étoit une certaine violence de caractère, qui souvent, à force d'agir à découvert, se trahissoit elle-même. On pouvoit du moins se prémunir contre une haine qui s'annonçoit par la colère, et contre des passions qui avertissoient de leurs projets. Mais comment se garantir aujourd'hui de ces cruautés réfléchies, de ces haines froides et assez patientes pour attendre le moment de la vengeance? Le siècle véritablement barbare, n'est pas celui où il y a le plus d'impétuosité dans

¹ Plat. in *Min.* t. 2. p.

320.

² Diod. Sic. lib. 4. p.

249. *Parmenisc.* ap. schol.

Eurip. in *Med.* v. 9 et 273.

Ellian. var. hist. lib. 5. c.

21. *Banier*, myth. liv. 3.

chap. 5. §. 3. p. 259.

les desirs, mais celui où l'on trouve le plus de fausseté dans les sentimens.

Ni le rang, ni le sexe, ne dispensoient des soins domestiques, qui cessent d'être vils, dès qu'ils sont communs à tous les états. On les associoit quelquefois avec des talens agréables, tels que la musique et la danse; et plus souvent encore avec des plaisirs tumultueux, tels que la chasse et les exercices qui entretiennent la force du corps, ou la développent.

Les lois étoient en petit nombre, et fort simples, parce qu'il falloit moins statuer sur l'injustice, que sur l'insulte; et plutôt réprimer les passions dans leur fougue, que poursuivre les vices dans leurs détours.

Les grandes vérités de la morale, d'abord découvertes par cet instinct admirable qui porte l'homme au bien, furent bientôt confirmées à sex yeux par l'utilité qu'il retiroit de leur pratique. Alors on proposa pour motif et pour récompense à la vertu, moins la satisfaction de l'ame, que la faveur des Dieux, l'estime du public, et les regards de la postérité¹. La raison ne se replioit pas encore sur elle-même, pour sonder la nature des devoirs, et les soumettre à ces analyses, qui servent, tantôt à les confirmer, tantôt à les détruire. On savoit seulement que dans toutes les circonstances de la vie, il est avantageux de rendre à chacun ce qui lui appartient; et d'après cet-

¹ Hom. iliad. lib. 2. v. 119. Id. odys. lib. 2. v. 64.

te réponse du cœur, les ames honnêtes s'abandonnoient à la vertu, sans s'apercevoir des sacrifices qu'elle exige.

Deux sortes de connoissances éclairoient les hommes: la tradition dont les poètes étoient les interprètes, et l'expérience que les vieillards avoient acquise. La tradition conservoit quelques traces de l'histoire des Dieux, et de celle des hommes. De là, les égards qu'on avoit pour les poètes, chargés de rappeler ces faits intéressans, dans les festins et dans les occasions d'éclat, de les orner des charmes de la musique, et de les embellir par des fictions qui flattoient la vanité des peuples et des rois¹.

L'expérience des vieillards suppléoit à l'expérience lente des siècles²; et réduisant les exemples en principes, elle faisoit connoître les effets des passions, et les moyens de les réprimer. De là naissoit pour la vieillesse, cette estime qui lui assignoit les premiers rangs dans les assemblées de la nation, et qui accordoit à peine aux jeunes gens la permission de l'interroger³.

L'extrême vivacité des passions donnoit un prix infini à la prudence, et le besoin d'être instruit au talent de la parole.

De toutes les qualités de l'esprit, l'imagination fut cultivée la première, parce que c'est

¹ Hom. odys. lib. 1. 9. v. 60.
v. 152 et 338.

² Id. iliad. lib. 1. v. 587. Id. odys. lib. 3. v. 24.
259. lib. 3. v. 108. lib.

celle qui se manifeste le plus-tôt dans l'enfance des hommes et des peuples, et que, chez les Grecs en particulier, le climat qu'ils habitoient, et les liaisons qu'ils contractèrent avec les Orientaux, contribuèrent à la développer.

En Egypte où le soleil est toujours ardent, où les vents, les accroissemens du Nil, et les autres phénomènes sont assujétis à un ordre constant; où la stabilité et l'uniformité de la nature semblent prouver son éternité, l'imagination agrandissoit tout; et s'élançant de tous côtés dans l'infini, elle remplissoit le peuple d'étonnement et de respect.

Dans la Grèce, où le ciel, quelquefois troublé par des orages, étincelle presque toujours d'une lumière pure; où la diversité des aspects et des saisons offre sans cesse des contrastes frappans; où à chaque pas, à chaque instant, la nature paroît en action, parce qu'elle diffère toujours d'elle même, l'imagination, plus riche et plus active qu'en Egypte, embellissoit tout, et répandoit une chaleur aussi douce que féconde dans les opérations de l'esprit.

Ainsi les Grecs sortis de leurs forêts, ne virent plus les objets sous un voile effrayant et sombre; ainsi les Egyptiens transportés en Grèce, adoucirent peu-à-peu les traits sévères et fiers de leurs tableaux: les uns et les autres ne faisant plus qu'un même peuple, se formèrent un langage qui brilloit d'expressions figurées; ils revêtirent leurs anciennes opinions de couleurs qui en altéroient la simplicité, mais qui

les rendoient plus séduisantes; et comme les êtres qui avoient du mouvement, leur parurent pleins de vie, et qu'ils rapportoient à autant de causes particulières, les phénomènes dont ils ne connoissoient pas la liaison, l'univers fut à leurs yeux une superbe décoration, dont les ressorts se mouvoient au gré d'un nombre infini d'agens invisibles.

Alors se forma cette philosophie, ou plutôt cette religion qui subsiste encore parmi le peuple; mélange confus de vérités et de mensonges, de traditions respectables et de fictions riantes: système qui flatte les sens, et révolte l'esprit; qui respire le plaisir en préconisant la vertu, et dont il faut tracer une légère esquisse, parce qu'il porte l'empreinte du siècle qui l'a vu naître.

Quelle puissance a tiré l'univers du chaos? L'être infini, la lumière pure, la source de la vie¹: donnons-lui le plus beau de ses titres; c'est l'amour même, cet amour dont la présence rétablit par-tout l'harmonie², et à qui les hommes et les dieux rapportent leur origine³.

Ces êtres intelligens se disputèrent l'empire du monde; mais terrassés dans ces combats terribles, les hommes furent pour toujours soumis à leurs vainqueurs.

La race des immortels s'est multipliée, ainsi que celle des hommes. Saturne, issu du com-

¹ Orph. ap. Bruck. hist. philos. t. I. p. 390.

² Hesiod. theog. v. 120.

³ Aristoph. in av. v. 700.

merce du Ciel et de la Terre, eut trois fils qui se sont partagé le domaine de l'univers : Jupiter règne dans le ciel, Neptune sur la mer, Pluton dans les enfers, et tous trois sur la terre ¹ : tous trois sont environnés d'une foule de divinités chargées d'exécuter leurs ordres.

Jupiter est le plus puissant des dieux ; car il lance la foudre : sa cour est la plus brillante de toutes ; c'est le séjour de la lumière éternelle, et ce doit être celui du bonheur, puisque tous les biens de la terre viennent du ciel.

On implore les divinités des mers et des enfers, en certains lieux et en certaines circonstances ; les dieux célestes par-tout, et dans tous les momens de la vie. Ils surpassent les autres en pouvoir, puisqu'ils sont au-dessus de nos têtes ; tandis que les autres sont à nos côtés, ou sous nos pieds.

Les dieux distribuent aux hommes la vie, la santé, les richesses, la sagesse et la valeur ². Nous les accusons d'être les auteurs de nos maux ³ ; ils nous reprochent d'être malheureux par notre faute ⁴. Pluton est odieux aux mortels ⁵, parce qu'il est inflexible. Les autres dieux se laissent toucher par nos prières, et sur-tout par nos sacrifices, dont l'odeur est

¹ Hom. *iliad.* lib. 15, v. 193.

² Hom. *iliad.* lib. 2, v. 197. lib. 7, v. 288. lib. 13 v. 730.

³ *Id.* *iliad.* lib. 3, v. 164. lib. 6, v. 349.

⁴ *Id.* *odys.* lib. 1, v. 33.

⁵ *Id.* *iliad.* lib. 9, v. 158.

pour eux un parfum délicieux ¹.

S'ils ont des sens comme nous, ils doivent avoir les mêmes passions. La beauté fait sur leur cœur l'impression qu'elle fait sur le nôtre. On les a vus souvent chercher sur la terre, des plaisirs devenus plus vifs par l'oubli de la grandeur, et l'ombre du mystère.

Les Grecs, par ce bizarre assortiment d'idées, n'avoient pas voulu dégrader la divinité. Accoutumés à juger d'après eux-mêmes de tous les êtres vivans, ils prêtoient leurs foiblesses aux dieux, et leurs sentimens aux animaux, sans prétendre abaisser les premiers, ni élever les seconds.

Quand ils voulurent se former une idée du bonheur du ciel, et des soins qu'on y prenoit du gouvernement de l'univers, ils jetèrent leurs regards autour d'eux, et dirent :

Sur la terre un peuple est heureux, lorsqu'il passe ses jours dans les fêtes ; un souverain, lorsqu'il rassemble à sa table les princes et les princesses qui règnent dans les contrées voisines ; lorsque de jeunes esclaves, parfumées d'essences, y versent le vin à pleines coupes, et que des chantres habiles y marient leur voix au son de la lyre ² ; ainsi, dans les repas fréquens qui réunissent les habitans du ciel, la jeunesse et la beauté, sous les traits d'Hébé, distribuent le nectar et l'ambrosie ; les chants

¹ *Id.* *iliad.* lib. 4, v. 48. lib. 24, v. 425.

² Hom. *odys.* lib. 1, v.

152. lib. 9, v. 5. Arist. de rep. lib. 8, c. 3, t. 2, p. 451.

d'Apollon et des Muses font retentir les voûtes de l'Olympe, et la joie brille dans tous les yeux.

Quelquefois Jupiter assemble les immortels auprès de son trône : il agite avec eux les intérêts de la terre, de la même manière qu'un souverain discute, avec les grands de son royaume, les intérêts de ses états. Les dieux proposent des avis différens ; et pendant qu'ils les soutiennent avec chaleur, Jupiter prononce, et tout rentre dans le silence.

Les dieux revêtus de son autorité, impriment le mouvement à l'univers, et sont les auteurs des phénomènes qui nous étonnent.

Tous les matins une jeune déesse ouvre les portes de l'orient, et répand la fraîcheur dans les airs, les fleurs dans la campagne, les rubis sur la route du soleil. A cette annonce, la terre se réveille, et s'apprête à recevoir le dieu qui lui donne tous les jours une nouvelle vie : il paroît, il se montre avec la magnificence qui convient au souverain des cieux ; son char, conduit par les Heures, vole, et s'enfonce dans l'espace immense qu'il remplit de flammes et de lumière. Dès qu'il parvient au palais de la souveraine des mers, la nuit, qui marche éternellement sur ses traces, étend ses voilés sombres, et attache des feux sans nombre à la voûte céleste. Alors s'élève un autre char dont la clarté douce et consolante porte les cœurs sensibles à la rêverie. Une déesse le conduit. Elle vient en silence recevoir les ten-

des hommages d'Endymion. Cet arc qui brille de si riches couleurs, et qui se courbe d'un point de l'horizon à l'autre, ce sont les traces lumineuses du passage d'Iris, qui porte à la terre les ordres de Junon. Ces vents agréables, ces tempêtes horribles, ce sont des génies, qui tantôt se jouent dans les airs, tantôt luttent les uns contre les autres, pour soulever les flots. Au pied de ce côteau, est une grotte, asyle de la fraîcheur et de la paix. C'est là qu'une Nymphe bienfaisante verse de son urne intarissable, le ruisseau qui fertilise la plaine voisine ; c'est de là qu'elle écoute les vœux de la jeune beauté qui vient contempler ces attraits dans l'onde fugitive. Entrez dans ce bois sombre ; ce n'est ni le silence, ni la solitude, qui occupe votre esprit : vous êtes dans la demeure des Dryades et des Sylvains ; et le secret effroi que vous éprouvez, est l'effet de la majesté divine.

De quelque côté que nous tournions nos pas, nous sommes en présence des dieux ; nous les trouvons au dehors, au dedans de nous ; ils se sont partagé l'empire des ames, et dirigent nos penchans ; les uns président à la guerre et aux arts de la paix ; les autres nous inspirent l'amour de la sagesse, ou celui des plaisirs ; tous chérissent la justice, et protègent la vertu : trente mille divinités, dispersées au milieu de nous, veillent continuellement sur nos pensées et sur nos actions. Quand nous faisons le bien, le

¹ Hesiod. oper. v. 250.

ciel augmente nos jours et notre bonheur ; il nous punit quand nous faisons le mal ¹. A la voix du crime , Némésis et les noires Furies sortent en mugissant du fond des enfers ; elles se glissent dans le cœur du coupable , et le tourmentent jour et nuit par des cris funèbres et perçans. Ces cris sont les remords ². Si le scélérat néglige , avant sa mort , de les apaiser par les cérémonies saintes , les Furies , attachées à son ame comme à leur proie , la traînent dans les gouffres du Tartare : car les anciens Grecs étoient généralement persuadés que l'ame est immortelle ; et telle étoit l'idée que , d'après les Egyptiens , ils se faisoient de cette substance si peu connue.

L'ame spirituelle , c'est-à-dire , l'esprit ou l'entendement , est enveloppée d'une ame sensitive , qui n'est autre chose qu'une matière lumineuse et subtile , image fidèle de notre corps , sur lequel elle s'est moulée , et dont elle conserve à jamais la ressemblance et les dimensions. Ces deux ames sont étroitement unies pendant que nous vivons : la mort les sépare ³ ; et tandis que l'ame spirituelle monte dans les cieux , l'autre ame s'envole , sous la conduite de Mercure , aux extrémités de la terre , où sont les enfers , le trône de Pluton , et le tribunal de Minos. Abandonnée de tout

¹ Hom. odys. lib. 13. v. 214.

² Cic. de leg. lib. 1. c. 14. t. 3. p. 127.

³ Hom. odys. lib. 11. v. 217. Not. de Mad. Dacier sur les livres 10 et 11 de l'odyssée.

l'univers , et n'ayant pour elle que ses actions , l'ame comparoit devant ce tribunal redoutable ; elle entend son arrêt , et se rend dans les champs Elysées , ou dans le Tartare.

Les Grecs , qui n'avoient fondé le bonheur des dieux que sur les plaisirs des sens , ne purent imaginer d'autres avantages pour les champs Elysées , qu'un climat délicieux , et une tranquillité profonde , mais uniforme : foibles avantages qui n'empêchoient pas les ames vertueuses de soupirer après la lumière du jour , et de regretter leurs passions et leurs plaisirs.

Le Tartare est le séjour des pleurs et du désespoir : les coupables y sont livrés à des tourmens épouvantables ; des vautours cruels leur déchirent les entrailles ; des roues brûlantes les entraînent autour de leur axe. C'est là que Tantale expire à tout moment de faim et de soif , au milieu d'une onde pure , et sous des arbres chargés de fruits ; que les filles de Danaüs sont condamnées à remplir un tonneau , d'où l'eau s'échappe à l'instant ; et Sisyphé , à fixer sur le haut d'une montagne , un rocher qu'il soulève avec effort , et qui , sur le point de parvenir au terme , retombe aussitôt de lui-même. Des besoins insupportables , et toujours aigris par la présence des objets propres à les satisfaire ; des travaux toujours les mêmes , et éternellement infructueux ; quels supplices ! L'imagination qui les inventa , avoit épuisé tous les raffinemens de la barbarie , pour préparer des châtimens au crime ; tandis qu'elle

n'accordoit pour récompense à la vertu, qu'une félicité imparfaite, et empoisonnée par des regrets. Serait-ce qu'on eût jugé plus utile de conduire les hommes par la crainte des peines, que par l'attrait du plaisir; ou plutôt, qu'il est plus aisé de multiplier les images du malheur, que celles du bonheur?

Ce système informe de religion enseignoit un petit nombre de dogmes essentiels au repos des sociétés; l'existence des dieux, l'immortalité de l'ame, des récompenses pour la vertu, des châtimens pour le crime: il prescrivoit des pratiques qui pouvoient contribuer au maintien de ces vérités, les fêtes et les mystères: il présentoit à la politique des moyens puissans pour mettre à profit l'ignorance et la crédulité du peuple, les oracles, l'art des augures et des devins: il laissoit enfin à chacun la liberté de choisir parmi les traditions anciennes, et de charger sans cesse de nouveaux détails l'histoire et la généalogie des dieux; de sorte que l'imagination ayant la liberté de créer des faits, et d'altérer par des prodiges ceux qui étoient déjà connus, répandoit sans cesse dans ses tableaux l'intérêt du merveilleux, cet intérêt si froid aux yeux de la raison, mais si plein de charmes pour les enfans, et pour les nations qui commencent à naître. Les récits d'un voyageur au milieu de ses hôtes, d'un père de famille au milieu de ses enfans, d'un chanteur admis aux amusemens des rois, s'intriguoient ou se dénouoient par l'intervention des dieux; et le

système de la religion devenoit insensiblement un système de fictions et de poésie.

Dans le même temps, les fausses idées qu'on avoit sur la physique, enrichissoient la langue d'une foule d'images; l'habitude de confondre le mouvement avec la vie, et la vie avec le sentiment, la facilité de rapprocher certains rapports que les objets ont entr'eux, faisoient que les êtres les plus insensibles prenoient, dans le discours, une ame ou des propriétés qui leur étoient étrangères: l'épée étoit altérée du sang de l'ennemi; le trait qui vole, impatient de le répandre: on donnoit des ailes à tout ce qui fendoit les airs, à la foudre, aux vents, aux flèches, au son de la voix; l'Aurore avoit des doigts de rose; le soleil, des tresses d'or; Thétis, des pieds d'argent. Ces sortes de métaphores furent admirées, sur-tout dans leur nouveauté; et la langue devint poétique, comme toutes les langues le sont dans leur origine.

Tels étoient à peu près les progrès de l'esprit chez les Grecs, lorsque Codrus sacrifia ses jours pour le salut de sa patrie¹. Les Athéniens, frappés de ce trait de grandeur, abolirent le titre de roi; ils dirent que Codrus l'avoit élevé si haut, qu'il seroit désormais impossible d'y atteindre: en conséquence, ils reconnurent Jupiter pour leur souverain²; et, ayant placé Mé-

¹ Meurs. de reg. Athen. lib. 3. cap. II.

² Schol. Aristoph. in nub. v. 2.

don, fils de Codrus, à côté du trône, ils le nommèrent Archonte, ou chef perpétuel *, en l'obligeant néanmoins de rendre compte de son administration au peuple †.

Les frères de ce prince s'étoient opposés à son élection ‡; mais, quand ils la virent confirmée par l'oracle, plutôt que d'entretenir dans leur patrie un principe de divisions intestines, ils allèrent au loin chercher une meilleure destinée.

ÉTABLISSEMENT DES IONIENS DANS L'ASIE MINEURE.

L'Attique et les pays qui l'entourent, étoient alors surchargés d'habitans : les conquêtes des Héraclides avoient fait refluer dans cette partie de la Grèce, la nation entière des Ioniens, qui occupoient auparavant douze villes dans le Péloponèse †. Ces étrangers, onéreux aux lieux qui leur servoient d'asyles, et trop voisins des lieux qu'ils avoient quittés, soupiroient après un changement qui leur fit oublier leurs infortunes. Les fils de Codrus leur indiquèrent au-delà des mers, les riches campagnes qui terminent l'Asie, à l'opposite de

* En 1092, avant J. C. lib. 8. c. 5. Velleius Patere.
 † Pausan. lib. 4. c. 5. lib. 1. c. 2.
 ‡ Herod. lib. 1. c. 145. p. 292.
 § Pausan. lib. 7. c. 2. Strab. lib. 8. p. 383.
 ¶ Ælian. var. hist. p. 523.

l'Europe, et dont une partie étoit déjà occupée par ces Eoliens, que les Héraclides avoient chassés autrefois du Péloponèse †. Sur les confins de l'Eolide, étoit un pays fertile, situé dans un climat admirable, et habité par des barbares que les Grecs commençoient à mépriser. Les fils de Codrus s'étant proposé d'en faire la conquête, ils furent suivis d'un grand nombre d'hommes de tout âge et de tout pays ‡: les barbares ne firent qu'une faible résistance; la colonie se trouva bientôt en possession d'autant de villes qu'elle en avoit dans le Péloponèse; et ces villes, parmi lesquelles on distinguoit Milet et Ephèse, composèrent, par leur union, le corps Ionique §.

Médon transmit à ses descendans la dignité d'Archonte : mais, comme elle donnoit de l'ombrage aux Athéniens, ils en bornèrent dans la suite l'exercice à l'espace de dix ans*; et leurs alarmes croissant avec leurs précautions, ils la partagèrent enfin entre neuf magistrats annuels**, qui portent encore le titre d'Archontes †. Ce sont là tous les mouvemens que nous présente l'histoire d'Athènes, depuis la mort de Codrus jusqu'à la première Olympiade, pendant l'espace de 316 ans. Ces siècles furent, suivant les apparences, des siècles de bonheur : car les

† Herod. lib. 1. c. 149. var. hist. lib. 8. c. 5.
 Strab. lib. 13. p. 582. * L'an avant J. C. 782.
 ‡ Pausan. lib. 7. c. 2. ** L'an avant J. C. 684.
 § P. 524. † Meurs de archont. lib. 1. c. 1. etc. Corsin. fast. att. dissert. 1.
 ‡ Herod. lib. 1. c. 142. Strab. lib. 14. p. 633. Ælian.

désastres des peuples se conservent pour toujours dans leurs traditions. On ne peut trop insister sur une reflexion si affligeante pour l'humanité. Dans ce long intervalle de paix dont jouit l'Attique, elle produisit, sans doute, des cœurs nobles et généreux, qui se dévouèrent au bien de la patrie; des hommes sages dont les lumières entretenoient l'harmonie dans tous les ordres de l'état: ils sont oubliés, parce qu'ils n'eurent que des vertus. S'ils avoient fait couler des torrens de larmes et de sang, leurs noms auroient triomphé du temps; et, au défaut des historiens, les monumens qu'on leur auroit consacrés, élèveroient encore leurs voix au milieu des places publiques. Faut-il donc écraser les hommes, pour mériter des autels!

Pendant que le calme régnoit dans l'Attique, les autres états n'éprouvoient que des secousses légères et momentanées; les siècles s'écouloient dans le silence, ou plutôt ils furent remplis par trois des plus grands hommes qui aient jamais existé; Homère, Lycurgue et Aristomène. C'est à Lacédémone et en Messénie, qu'on apprend à connoître les deux derniers; c'est dans tous les temps et dans tous les lieux, qu'on peut s'occuper du génie d'Homère.

HOMÈRE.

Homère florissoit environ quatre siècles après la guerre de Troie*. De son temps, la poésie étoit fort cultivée parmi les Grecs: la source des fictions, qui font son essence ou sa parure, devenoit de jour en jour plus abondante; la langue brilloit d'images, et se prêtoit d'autant plus aux besoins du poète, qu'elle étoit plus irrégulière**. Deux événemens remarquables, la guerre de Thèbes et celle de Troie, exerçoient les talens: de toutes parts, des chœurs, la lyre à la main, annonçoient aux Grecs les exploits de leurs anciens guerriers.

On avoit déjà vu paroître Orphée, Linus, Musée, et quantité d'autres poètes¹, dont les ouvrages sont perdus, et qui n'en sont peut-être que plus célèbres; déjà venoit d'entrer dans la carrière, cet Hésiode qui fut, dit-on, le rival d'Homère, et qui, dans un style plein de douceur et d'harmonie², décrivit les généalogies des dieux, les travaux de la campagne, et d'autres objets qu'il sut rendre intéressans.

Homère trouva donc un art, qui, depuis quelque temps, étoit sorti de l'enfance, et dont l'émulation hâtoit sans cesse les progrès: il le prit

* Vers l'an 900. avant J. C.

** Voyez la note I, à la fin du volume.

¹ Fabr. bibl. Græc. t. I.

² Dionys. Halic. de compos. verb. sect. 28. t. 5. p. 173. Id. de vet. script. cens. t. 5. p. 419. Quintil. instit. orat. lib. 10. c. 1. p. 629.